



HAL
open science

Mon parcours à l'ETSUP... dans le cadre du cursus Superviseur et analyseur de pratiques professionnelles

Narjès Guetat-Calabrese

► **To cite this version:**

Narjès Guetat-Calabrese. Mon parcours à l'ETSUP... dans le cadre du cursus Superviseur et analyseur de pratiques professionnelles. Francine Coudert, Claude Rouyer. Former à la supervision et l'analyse des pratiques des professionnels de l'intervention sociale à l'ETSUP, l'Harmattan, pp.39-58, 2012, 978-2-296-96769-4. hal-01399801

HAL Id: hal-01399801

<https://hal.science/hal-01399801>

Submitted on 23 Nov 2016

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

SOMMAIRE

Une histoire, des histoires...

Des superviseurs chez les surintendantes...
par Francine Coudert et Geneviève Crespo

La supervision et l'analyse des pratiques professionnelles :
une formation en questions par Francine Coudert, Dominique
Dorléans & Claude Rouyer

Mon parcours à l'ETSUP... dans le cadre du cursus *Superviseur et
analyste de pratiques professionnelles* par Narjès Guetat-Calabrese

Des outils spécifiques...

Origine de l'atelier dans le dispositif de la formation d'analyste des
pratiques par Laurence Lichtarz

Se former à la supervision, à l'analyse de la pratique : place et
démarche clinique de l'atelier dans la formation par Sylviane Cagnoli

Le contrôle par Joelle Piovesan

Contrôle (à) quel titre ? par Jean-Michel Carbunar

Le mémoire professionnel par Catherine Yelnik

La supervision et l'analyse des pratiques au risque de la pratique

La perspective sociologique, stratégique et systémique, en formation de superviseurs par Michel Foudriat

La dimension du groupe et de l'institution dans l'analyse des pratiques par Chantal Humbert

Essais de réflexions sur les Analyses des Pratiques Professionnelles en établissement par Richard Josefsberg

Mon parcours à l'ETSUP... dans le cadre du cursus *Superviseur et analyseur de pratiques professionnelles*

Narjès Guetat-Calabrese

Dans le texte qui suit¹, je souhaite témoigner de mon vécu de stagiaire dans la formation intitulée *Superviseur - analyseur de pratiques professionnelles* que j'ai suivie à l'Ecole Supérieure de Travail Social (ETSUP)². Pour ce faire, j'ai choisi de décrire trois des étapes les plus marquantes pour moi dans ce parcours et ainsi, de restituer les élaborations que j'ai pu réaliser à leur propos en bénéficiant de la distance qui me sépare aujourd'hui de cette formation. Dans un premier temps, j'indiquerai succinctement le chemin qui m'a conduite à m'inscrire dans ce cursus, puis j'analyserai la manière dont j'ai éprouvé les trois moments qui m'apparaissent, dans l'après coup, comme significatifs de mon engagement progressif. Ainsi, j'évoquerai en premier lieu l'entretien de sélection qui a marqué ma première rencontre avec l'ETSUP. En deuxième lieu, je tenterai de rendre compte de mes « tergiversations » dans le choix que j'ai eu à faire entre l'option *Supervision individuelle* et l'option *Groupe d'analyse des pratiques professionnelles* dès mon arrivée dans ce parcours. En troisième lieu, je décrirai le moment de mon inscription à l'université : dans le dispositif proposé par l'ETSUP cette inscription était présentée comme relevant d'une

¹ Je voudrais remercier d'emblée C. Blanchard-Laville, qui m'a accompagnée dans le cursus FIAP et continue de m'accompagner dans mon travail de recherche et qui a accepté de relire ce chapitre.

² C'est en 2006-2007 que j'ai eu l'opportunité d'effectuer cette formation.

démarche individuelle et volontaire de chaque stagiaire. Je montrerai que cela a représenté pour moi un passage quasi-initiatique qui m'a permis d'envisager par la suite un autre parcours de formation et de recherche, celui que j'ai effectué l'année d'après à l'université Paris Ouest Nanterre La Défense³ dans le master FIAP⁴.

Mon chemin vers l'ETSUP

Je ressens le besoin de dire quelques mots sur le chemin d'études et de formation qui a été le mien avant que j'en arrive à m'inscrire à l'ETSUP. Je crois que mon rapport à la scolarité ou plus largement mon rapport au savoir⁵ s'est construit très en lien avec les attentes de mes parents. La première fois que j'ai passé mon baccalauréat, j'ai échoué. Aujourd'hui je me demande dans quelle mesure je peux associer cet échec à la séparation de mes parents qui a eu lieu la même année ? Quoi qu'il en soit, il me faut avouer que mes rêves de longues études de médecine se sont envolés à ce moment-là. J'ai dû entrer dans la vie active, ce qui m'a laissé un goût d'inachevé concernant mon parcours scolaire. En effet, depuis ma plus tendre enfance, mes parents m'avaient répété qu'il était indispensable d'entreprendre les études correspondant au métier que j'aurais choisi. Or, le couple de mes parents « vola en éclats » pendant mon année de terminale et mes repères avec ; je me retrouvai ainsi propulsée dans la vie professionnelle, le financement de mes études universitaires étant devenu plus compliqué pour eux après leur séparation.

³ Dans tout le texte je noterai Université Paris X Nanterre qui était le nom de l'université au moment où j'y ai effectué mon parcours d'étudiante.

⁴ Master Sciences de l'Education spécialité professionnelle *Développement de Compétences en Formation d'Adultes (DCFA)*, parcours *Formation à l'Intervention et à l'Analyse des Pratiques (FIAP)*.

⁵ C'est dans mon parcours ultérieur à l'université que j'ai pu élaborer certaines caractéristiques des modalités de mon rapport au savoir qui me permettent aujourd'hui d'avoir une certaine conscience des ressorts de ces modalités.

C'est ainsi que j'ai commencé à travailler dans le secteur bancaire. Dans le même temps je me suis inscrite en candidate libre pour passer mon baccalauréat une seconde fois. Cette expérience m'a fait découvrir une capacité de travail et une détermination que je n'aurais sinon jamais soupçonnées. Depuis cette période, je n'ai eu de cesse de me former tout en travaillant ; lorsque, par exemple, j'étais employée dans le secteur bancaire, j'ai passé des diplômes financiers et comptables ; lorsque j'ai voulu travailler avec des adolescents dits « délinquants », j'ai suivi la formation d'éducatrice à la PJJ⁶ et ainsi de suite, pendant des années, sans jamais avoir eu pour autant l'idée de m'inscrire à l'université. D'autres formations ont suivi et, en 1997, j'ai souhaité m'inscrire dans une formation qui portait l'intitulé *Supervision* dans un Institut de Recherche en Travail Social. Les personnes qui m'ont reçue m'ont expliqué alors que, pour s'engager dans une formation de superviseur, il était préférable d'avoir déjà une expérience d'encadrement d'équipe. De ce fait, elles m'ont proposé de m'orienter vers une autre formation intitulée *Conduite de projets et travail social avec les petits groupes*. Ce que j'avais retenu de cet entretien, c'était qu'il semblait nécessaire d'avoir acquis une habitude de travail de supervision d'équipe, avant de s'engager dans un travail de supervision de groupes de professionnels. La formation au travail social avec des groupes d'utilisateurs vers laquelle je suis allée par la suite avait sans doute plus de lien avec l'emploi d'éducatrice que j'occupais à l'époque. Des années plus tard, en 2005, voulant de nouveau entrer dans le parcours de formation de superviseur, j'ai appris que cette formation n'existait plus dans l'Institut de travail social que je connaissais et auquel je m'étais présentée en 1997. C'est ainsi que je fus orientée vers l'ETSUP qui était, à l'époque, l'une des rares écoles en région parisienne à proposer une formation à la supervision et à l'analyse des pratiques, dans le cadre de la formation continue.

⁶ Protection Judiciaire de la Jeunesse

Mon entretien d'entrée à l'ETSUP

Lorsque je me suis adressée à l'ETSUP afin d'envisager la formation *Superviseur analyseur de pratiques professionnelles*, j'ai été invitée à l'entretien d'admission qui conditionnait, après examen de mon dossier, l'entrée en formation. Je n'ai pris aucune note ni avant ni après cet entretien, par conséquent, ce que je peux en rapporter aujourd'hui est le seul fruit de ma mémoire. J'ai été reçue par deux responsables de cette Ecole. A l'époque, je ne comprenais pas tout à fait l'intérêt de cette étape et j'ai vécu cet entretien comme un moment pas très agréable. J'étais bien davantage préoccupée par le fait d'obtenir l'accord de mon employeur pour réaliser cette formation dans le cadre du plan de formation que par l'inquiétude concernant cet entretien d'admission. L'institution dans laquelle je travaillais à cette période traversait des perturbations liées à des changements de direction fréquents. Ma volonté d'engager une formation reposait sur la conviction que, dans un contexte professionnel trouble et déstabilisant, munie de cette formation, je serai mieux armée pour continuer à travailler et à tenir le cap dans ma pratique au quotidien. Cela faisait trois ans que je n'avais plus effectué de formation. J'avais le sentiment de m'être enfermée dans une réalité professionnelle qui ne me laissait plus un recul suffisant pour penser. Je me sentais comme en « déshydratation intellectuelle ». Aussi, l'enjeu d'entrer à nouveau en formation était important à mes yeux. C'est ce qui pourrait expliquer que l'approche de cet entretien soit venue créer du doute chez moi quant à l'assurance que je m'étais forgée de pouvoir réaliser cette formation. Or, je ne me sentais pas le courage d'effectuer de nouvelles recherches pour une alternative au cas où l'entrée dans cette formation-ci me serait refusée. Ainsi il m'apparaissait vital de réussir cet entretien pour tenter de maintenir une posture professionnelle soutenable. Avec le recul, je pense que, si, cette fois-là, je n'avais pas eu la possibilité d'effectuer ce parcours de formation, j'aurais sans doute quitté mon emploi.

Je me suis présentée à cet entretien en essayant de me plier au jeu. Je crois me rappeler que les formateurs m'ont très

rapidement demandé de me positionner sur le choix d'une option. Je leur ai fait part de ma surprise. Avant cette entrevue, je n'avais pas réalisé qu'il existait deux options dans ce cursus de formation. C'est seulement durant l'entretien que j'ai compris qu'il fallait choisir entre *Supervision individuelle* et *Analyse des pratiques* avec une approche groupale. Malgré les explications des deux représentants de l'ETSUP, j'eus le sentiment que choisir une option avant de commencer la formation revenait à n'en réaliser qu'une partie. Il y avait quelque chose d'insupportable pour moi à l'idée de faire ce choix. Je crois même avoir eu l'impression d'être « trompée » sur le contenu de la formation : *Supervision* et *Analyse des pratiques* étaient deux dispositifs qui se confondaient, en partie, dans mon esprit. Une image m'était venue, celle de l'aveugle auquel il est proposé de faire un choix de couleur. Lorsque j'ai saisi que l'ETSUP faisait la distinction entre un travail d'analyse en individuel et celui mené en groupe, je me suis sentie assez déstabilisée par le fait de devoir m'engager dans une relation duelle pour ce qui concernait la supervision individuelle. Les éclaircissements que me donnèrent alors les deux représentants de la formation précisèrent la volonté qui était la mienne, à savoir, celle de nourrir mon appétence pour le travail mené avec des groupes. À l'heure de la rédaction de ce témoignage, je fais l'hypothèse que faire un choix à ce moment-là revenait pour moi à devoir renoncer à une partie de la formation et surtout à être contrainte de négocier avec moi-même. Etant à cette époque-là dans une constante négociation dans le cadre de mon travail, cette question de choix, posée dès le début de l'entretien, me donna alors l'impression de m'être piégée moi-même en voulant m'engager dans cette formation.

Je fus également marquée par l'insistance des deux référents de l'ETSUP quant à l'intensité de l'engagement que demandait cette formation ; ils ont, tout particulièrement, mis l'accent sur sa durée et la nécessité de dégager du temps pour la mener à bien. Je les trouvais bien inquiets, alors que, en m'inscrivant dans le cadre de la formation continue, mon employeur était

tenu de me libérer le temps nécessaire afin de poursuivre la formation avec assiduité. Ce n'est que bien après avoir commencé que je comprendrai que les formateurs avaient fait référence, au moment de l'entretien, à la question de l'investissement et pas seulement à celle du temps qu'il est nécessaire de consacrer à tout parcours de formation. Bien plus tard encore, je comprendrai que cela avait à voir avec le cheminement intérieur lié à l'appropriation de la démarche et plus précisément de la démarche clinique. Jusqu'au dernier moment de l'écriture de la note de stage, exigée pour cette formation, j'ai beaucoup pensé à l'effort déployé par ces deux responsables dans le but de m'aider à appréhender cette temporalité-là, effort visant également à me prévenir de la nature de l'implication nécessaire dans cette formation ce dont je ferai l'expérience par la suite. Il m'était impossible à ce moment-là d'entendre tout cela. L'exaspération contenue qui montait en moi rendait d'autant plus difficile la retenue à laquelle je m'étais astreinte au cours de l'entretien en fonction de l'enjeu qu'il représentait.

Il me semble que l'entretien s'est terminé autour de la question de la recherche d'un stage qui devait conditionner la poursuite de la formation. J'ai retenu que ce stage était en lien avec l'écriture d'un mémoire. Cela était à mille lieux de mes préoccupations immédiates, d'ailleurs, je ne m'expliquais pas tout à fait la nécessité de faire un stage puisque j'étais déjà en situation professionnelle. Dans l'après coup, l'élaboration de cette expérience me montre que les formateurs et les professionnels étudiants futurs formés ne parlent pas forcément la même langue en début de formation et que certains malentendus peuvent s'immiscer dans le cours des entretiens d'entrée.

Le choix de l'option

En janvier 2006, me voilà admise, pour commencer le cursus dans l'option « analyses des pratiques professionnelles avec des groupes ». En choisissant cette option comme une évidence, je

m'appuyais sur une image sans doute idéalisée que je me faisais de moi-même, pensant être « à l'aise avec le groupe ». Le fait que j'ai été amenée à choisir entre l'option *supervision individuelle* et l'option *analyse de pratiques professionnelles* fut une seconde étape qui a commencé à me faire entrevoir la mesure de mon engagement dans ce parcours de formation.

J'avais toujours pensé que je « savais » travailler avec les groupes. En effet, j'avais dirigé, pendant deux ans, une maison des parents dont les pratiques privilégiaient l'intervention collective et le travail de groupe. Quelques années auparavant, je m'étais formée au travail social avec les groupes et j'avais eu l'opportunité de mettre en place un dispositif groupal pour accompagner les parents des enfants placés et suivis par le service de placement familial dans lequel je travaillais. Par ailleurs, j'ai toujours travaillé en équipe et la plupart des formations auxquelles j'ai participé s'appuyaient sur des dispositifs groupaux. De plus, la fonction d'encadrement que j'occupais à l'époque de mon entrée à l'ETSUP m'amenaient à animer régulièrement un groupe d'assistantes familiales (12 professionnelles) constituant une grande partie de l'équipe de l'accueil familial dont j'assurais la responsabilité. Ce sont ces expériences qui me donnaient l'impression de savoir travailler avec les groupes. Or, si j'avais fait plusieurs formations dont le dispositif prévoyait des temps en groupe, je n'avais jamais analysé ce qui s'y jouait sous un éclairage psychanalytique. Cette approche particulière du groupe m'était, elle, assez étrangère.

Le dispositif de la formation s'organisait autour d'allers et retours réguliers entre de nombreux groupes. Les étudiants qui, dans le cadre de leur stage, animaient des groupes d'analyse des pratiques, partageaient leur pratique dans les « ateliers ». Dans mon souvenir, il existait deux ateliers composés chacun de la moitié des étudiants participant à la formation. Enfin ce que j'ai appelé le grand groupe était le groupe de l'ensemble des participants à la formation. Lorsque j'ai tenté de reconstruire dans ma mémoire tous les groupes, je n'ai retenu que ceux-ci. Ce n'est qu'en relisant ce que j'avais écrit à ce propos que j'ai

réalisé que d'autres groupes existaient, chacun avec une composition différente. En effet, je participais aussi à un groupe dit *groupe mémoire* dont le travail était centré sur l'élaboration et la rédaction de la note de stage. Il y eut également le groupe d'analyses de nos pratiques professionnelles respectives (nous avons eu environ 4 séances). Pour ma part je participais à tous ces groupes mais j'y retrouvais des personnes différentes en fonction de leur composition respective. C'est au moment de l'écriture de la note de stage de fin de formation que j'ai réalisé à quel point j'avais été bouleversée par tous les mouvements intérieurs qui m'avaient traversée en formation. Autant le petit groupe-atelier centré sur l'analyse de nos pratiques d'animation a représenté pour moi une sorte d'enveloppe très apaisante, autant le grand groupe a pu me faire éprouver un certain malaise. La diversité des groupes me faisait me sentir étrangère dans plusieurs d'entre eux. Sans que je puisse me l'expliquer, je percevais une sensation d'insécurité dans certains de ces groupes et plus particulièrement dans le grand groupe dans lequel je me sentais « exposée ». J'avais l'impression que mes fragilités y étaient exacerbées et que cette situation déclenchait en moi des mécanismes intérieurs comme des peurs au ventre par exemple. Ce qu'il m'importe de clarifier ici, c'est ce que je portais principalement, à mon insu, dans mon entêtement à poursuivre une option de dispositif groupal d'analyse des pratiques.

En effet, durant les six premiers mois, je me suis obstinée dans ma volonté de rechercher pour mon stage un groupe d'APP⁷ sans jamais aboutir. Chaque fois que j'étais en situation de mettre en acte la recherche d'un stage, je ne savais plus comment m'y prendre, alors que, parallèlement, je proposais des pistes à mes collègues confrontés aux mêmes recherches. J'avais l'impression d'être atteinte d'une incapacité dont je ne comprenais pas les origines. J'avais fait le choix d'entreprendre le travail avec un groupe. Personne ne me l'avait imposé.

⁷ Analyse des Pratiques Professionnelles

Pourquoi ne parvenais-je pas à le réaliser, à le mettre en acte ? Le temps passait et le sentiment de culpabilité de ne pas réussir à faire ce que j'avais moi-même décidé s'amplifiait. J'avais fini par obtenir un rendez-vous avec la directrice d'une structure *Petite Enfance*⁸ afin de lui proposer, à l'adresse de l'équipe de travailleurs sociaux qu'elle encadrait, un dispositif d'analyse de pratiques professionnelles. Contre toute attente, de notre échange avait surgi une demande de supervision individuelle de la part de cette directrice et une proposition de ma part en retour. Lorsque, me laissant guider par les circonstances, mais surtout par mon désir inconscient, je me suis retrouvée devant le fait accompli, en signant une convention de stage de supervision individuelle, j'ai été submergée par de nombreuses questions. J'ai alors dû confronter mes représentations à la réalité dans laquelle je m'engageais en faisant ce stage. Le doute s'installa, de ne pas être à la hauteur de l'attente du professionnel supervisé. Comment devais-je me positionner entre ma pratique de responsable de service et de superviseur apprenant ? Une réflexion ambivalente commença, entre l'appréhension de ne pas savoir *faire* et l'intime conviction de savoir *être*. Ce doute m'a gagnée au point de remettre en question mon engagement dans cette formation, avec la sensation d'avoir été dupée par les références psychanalytiques dont elle s'inspirait.

Était-il possible que pour être superviseur, il faille d'abord faire une analyse didactique ? Beaucoup de superviseurs qui avaient eu une formation initiale de travailleur social étaient également psychanalystes. J'avais retenu l'engagement subjectif qui devait accompagner l'entreprise de cette formation de superviseur, mais je ne l'avais pas imaginé de cette ampleur. Je savais qu'il existait également des superviseurs de formation de travail social s'inspirant de la psychanalyse et n'exerçant pas comme psychanalystes. L'honnêteté profonde que je ressentais si fort et l'authenticité avec laquelle je m'étais confrontée à

⁸ La structure en question était une crèche parentale

quelques-unes de mes résistances n'étaient pas celles d'un imposteur, l'imposteur étant « celui qui trompe autrui en se faisant passer pour quelqu'un d'autre, notamment en usurpant une qualité, un titre, une identité ». J'étais l'imposteur qui trompait autrui, cet autrui n'étant autre que moi-même. S'inspirer d'un peintre, pour créer une œuvre singulière, emprunter des techniques d'écriture à un auteur pour construire un roman, n'avait aucune commune mesure avec l'imposture. Un autre terme m'apparut, de l'ordre du malentendu : la mal-posture. C'est ainsi que malgré le choix qui avait été le mien dès le début de la formation d'opter pour l'option « analyse de pratiques professionnelles en groupe », j'ai eu la possibilité de m'orienter vers la supervision individuelle. Le dispositif de l'ETSUP avec l'espace individuel du contrôle, les ateliers groupaux et les temps liés plus spécifiquement à la transmission de savoirs, ont permis qu'un processus opère et m'amène, après quelques mois d'errance, à trouver la route que j'étais en capacité d'emprunter. Nous avions dans le cadre de la formation un travail d'analyse en séance individuelle, que l'on appelait des séances de contrôle, et la personne qui nous accompagnait était notre « contrôleur ». Je me souviens avoir été assez troublée par ces séances. Je trouvais cela extraordinaire d'avoir cette possibilité de me pencher sur ce qui était difficile pour moi, d'être aidée à prendre un recul indispensable. Pourtant le fait d'être accompagnée dans cette démarche par un psychanalyste et dans un face-à-face qui pouvait faire référence à un dispositif de cure analytique me mettait mal à l'aise. C'est ainsi que, durant les premiers mois de la formation, cette question a été très présente au point que j'avais pensé proposer une participation financière pour ces temps de contrôle. J'avais donc une séance de contrôle de 1h30 toutes les six semaines. Le contenu de mes séances de contrôle était principalement centré sur la recherche de stage. Lorsque j'en parlais, je soufflais, je cherchais ma respiration, je pinçais les lèvres... Mon contrôleur m'interrogeait : « ...*Qu'est-ce qui vous vient quand vous pensez au groupe ?...* Je répondais : « ... *Ça*

m'étouffe ! Ca me nourrit, ça me gave, ça m'enveloppe, ça me remplit, ça me gonfle, ça me berce... » ! Le groupe éveillait en moi, semble-t-il, des fantasmes d'avalement, de dévoration où les limites de mon moi étaient atteintes et anéanties. Être dans le groupe, c'était laisser une partie de moi m'échapper, au risque de la voir se confondre dans les autres et ne plus être capable de la reconnaître. Aujourd'hui, je prends conscience du fait que j'appréhendais cette confusion, aussi j'évitais de partager les repas avec le groupe tout au long de la formation. Je faisais tout pour échapper à tout moment de partage qui pouvait me renvoyer à l'illusion groupale que Didier Anzieu (2005) décrit comme étant très intense au moment des repas du groupe : « Lorsqu'un groupe a réussi à dépasser cette angoisse primaire de morcellement, c'est qu'il a enfin éprouvé une émotion commune qui le lie, à l'occasion d'activités telles que rire, manger ensemble, c'est-à-dire restaurer le corps propre. L'image de soi du groupe est à ce moment : nous constituons un corps ».

A partir de ces élaborations il est devenu nécessaire, pour moi, de prendre ce temps de détachement concernant le groupe comme objet de recherche. Je dois avouer que ce fut une sorte de deuil. Durant six mois, je m'étais investie dans la formation en me projetant dans une pratique clinique groupale. La conviction si forte de vouloir m'orienter vers une pratique de groupe était probablement une défense pour ne pas approfondir les résistances que j'avais, concernant la supervision individuelle. Lorsque, au cours des contrôles, la possibilité de m'orienter vers la supervision individuelle était évoquée, je motivais mon refus de l'envisager par le manque d'intérêt que je portais à la forme duelle de cette pratique. Mes raisons étaient confuses et principalement fondées sur les représentations que j'en avais et que je n'osais pas toujours exprimer. J'avais peu d'expérience de la supervision et la définition que j'en avais s'approchait d'une pratique offrant un espace de parole et d'analyse adressée à une équipe ou à un groupe de professionnels. Ce qui correspondait succinctement à l'appellation d'analyse des pratiques

professionnelles. La notion de supervision individuelle m'était assez inconnue. Un dispositif permettant à un professionnel de se centrer sur sa pratique, en tenant compte et en analysant les enjeux inconscients qui guident souvent cette pratique, me paraissait difficilement envisageable. J'étais pourtant profondément convaincue de l'influence de nos désirs inconscients sur notre pratique au quotidien. Je réalisais que j'avais des références culturelles construites au sein des différentes organisations dans lesquelles j'avais travaillé. J'étais imprégnée dans ma manière de me représenter certaines disciplines, par le terreau professionnel dans lequel j'avais grandi. Mes représentations se sont élaborées, à mon insu, sur les édifices culturels implicites de l'institution dans laquelle j'avais construit mon identité professionnelle. Entendons-nous bien, je ne parle que d'une part inconsciente de cette construction identitaire. Par ailleurs, la revendication d'appartenir à un corps de métier rendait difficile la possibilité, pour le travailleur social que j'étais, de s'orienter vers une posture d'analyste ou de superviseur. Était-il concevable d'avoir le désir d'accompagner un professionnel du travail social, dans ses questionnements, ses doutes, ses clarifications concernant sa pratique professionnelle, en étant soi-même un professionnel du travail social formé à cet accompagnement ? De façon inconsciente, j'avais répondu à cette question en m'imaginant que pour être superviseur, il était indispensable d'être analyste, ce qui revenait à dire, toujours dans mon imaginaire, qu'il était indispensable d'être « psych-analyste ». Se former, oser avoir une posture d'analyste des pratiques et de superviseur, c'était me confronter à mes résistances, qui s'appuyaient sur une culture professionnelle nourrie de ce que j'imaginai de cette posture et non de la connaissance que j'en avais vraiment.

Mon inscription à l'université

L'ETSUP et l'université de Paris X Nanterre avaient signé une convention qui donnait la possibilité aux étudiants inscrits dans le parcours de formation en supervision et analyse des

pratiques d'être inscrits dans l'option FIAP du master 1 en sciences de l'éducation de l'université. Cette possibilité n'était pas une obligation et certains étudiants n'ont d'ailleurs pas souhaité s'y inscrire. Ce n'était pas la première fois que j'avais l'opportunité de préparer un diplôme professionnel en même temps qu'un diplôme universitaire et je voulais absolument en « profiter ». J'étais restée sur une expérience non aboutie la seule fois où j'avais eu une inscription universitaire parallèlement à une inscription en école de travail social. En effet, en 1999, j'avais été inscrite dans un institut de travail social pour préparer un Diplôme des Hautes Etudes en Pratiques Sociales (DHEPS), et, dans le même temps, j'avais été inscrite en maîtrise de sciences de l'éducation à l'université de Rennes 2. J'ai effectué tout le travail de recherche, entretien, décodage des entretiens et je me suis trouvée dans l'incapacité de terminer le travail d'écriture. Bouleversée par la mort de mon père, je m'obstinaï néanmoins durant trois ans pour finalement renoncer définitivement à écrire une ligne de ce mémoire.

Le souvenir que j'ai de cette inscription à l'université dans le cadre du DHEPS est très ténu, presque insignifiant. Toutes les formalités avaient été effectuées directement par le secrétariat de l'école ; j'ai juste eu à déposer un dossier et je crois même avoir reçu ma carte d'étudiante par la poste. Cela ne s'est pas du tout passé de cette manière avec mon inscription à l'université Paris X Nanterre en lien avec l'ETSUP. Dès les premières semaines de la formation, le responsable du département de Sciences de l'Education, Dominique Fablet, était venu rencontrer notre promotion et nous avait présenté l'historique et le contenu du master de Sciences de l'Education. Il nous précisa les deux parcours proposés : encadrement pédagogique et responsabilité de dispositifs de formation (parcours IPFA), ou expert de l'analyse des pratiques et de l'intervention dans les institutions d'enseignement, de soin et de travail social (parcours FIAP). Ce qui me marqua, lors de cette intervention, c'est la simplicité avec laquelle s'était présenté ce professeur d'université qui était très en contraste avec l'idée que je m'en

faisais : je m'étais attendu à rencontrer un professeur pédant, inabordable, incompréhensible et certainement inaccessible...

La formation avait commencé au mois de janvier, nous avions dû voir Dominique Fablet en février et ensuite je ne me souviens pas m'être préoccupée de l'université avant le mois de septembre. En effet, durant cette période de rentrée scolaire, les responsables de l'ETSUP nous ont informés de la nécessité, pour celles et ceux qui choisissaient de passer le master, de commencer à s'inquiéter de l'inscription à l'université. La première fois que cette question avait été abordée, j'ai l'impression que je n'y avais pas vraiment prêté attention. C'est seulement lorsqu'une autre étudiante a partagé avec moi son hésitation à s'inscrire que je réalisai que j'avais pour ma part tout simplement évacué cette question. Lors d'un autre regroupement, les responsables de l'ETSUP ont insisté sur l'urgence de l'inscription, nous prévenant des échéances et des démarches à suivre qui nécessitaient un peu de temps. En effet, il ne suffisait pas de *vouloir* pour *pouvoir* s'inscrire. Il fallait en passer par plusieurs étapes et tout d'abord obtenir une autorisation d'inscription qui permette d'effectuer l'inscription administrative. Cette première étape aboutit à la délivrance de la carte d'étudiant. Ce n'est qu'ensuite que l'on peut réaliser l'inscription pédagogique nous permettant d'indiquer les Unités d'Enseignement (UE) que l'on aura choisi de suivre. Je me sentais épuisée, découragée du seul fait de les entendre nous expliquer ces différentes étapes. J'avais peur. J'étais en colère. J'avais peur de ne pas y arriver, cela me semblait trop compliqué. J'étais en colère contre l'organisation de l'ETSUP, qui n'était même pas capable, pensai-je intérieurement, de prendre en charge nos inscriptions, comme l'avait fait l'institut de travail social dans lequel j'avais passé mon DHEPS. Moi qui travaillais à l'autre bout de la Seine-et-Marne, qui venais en formation jusque dans le sud de Paris, je devais maintenant envisager de prendre un ou deux jours de congé pour me rendre dans la banlieue ouest et faire la queue afin d'obtenir une simple carte d'étudiant. C'était tout de même l'ETSUP qui avait

passé une convention avec l'université Paris X Nanterre : il était inconcevable, à mes yeux, que ces deux institutions n'aient pas pensé aux inscriptions des étudiants. Nous n'avions même pas le nom d'une personne référente à l'université, à qui nous aurions pu nous adresser, en tant qu'étudiants de l'ETSUP. J'allais devoir me rendre à l'université sans bien savoir ce que j'allais y trouver. De plus, il était impossible d'organiser une expédition à plusieurs : nous étions, en fin de compte, peu nombreux à être assez motivés pour nous inscrire, et chacun avec des contraintes professionnelles nous laissant peu de latitude. Ce que je pensais n'être qu'une formalité entre deux institutions hors de ma portée, allait prendre réalité et devenir une véritable épreuve pour moi. J'avais ressenti une colère proche de celle de l'enfant lorsqu'il ne supporte pas que les choses ne se transforment pas comme par magie selon son désir.

Avec le recul, je réalise à quel point cette démarche d'inscription, à porter individuellement, m'avait amenée à m'interroger de nouveau sur ce que cela représentait que d'obtenir ou non un diplôme universitaire. Quelques années auparavant, j'avais perdu, lors d'un déménagement, une enveloppe contenant tous mes diplômes, sauf le baccalauréat qui avait été placé dans une autre pochette. Après avoir contacté les différentes écoles, j'avais réussi à obtenir des documents attestant de l'obtention du diplôme mais je n'avais plus d'originaux. J'avais vécu cela comme un véritable drame, avec l'impression que toutes ces années d'études et surtout de formation avait été effacées par la perte de mes diplômes. Passer un master et l'obtenir revenait à réparer cette perte que je n'avais toujours pas tout à fait intégrée. C'est ainsi qu'un beau jour, je me rendis seule à l'université de Paris X Nanterre. Ce fut un vrai bouleversement. Je réalisai qu'en engageant cette démarche, j'acceptais enfin l'idée de commencer des études, celles que je n'avais pas pu entreprendre juste après l'obtention de mon baccalauréat. Aussi, à l'arrivée en haut de la rampe par laquelle l'on accède de la station RER à l'entrée de l'université, il

me semblait que j'avais 18 ans à peine, mon cœur battait comme celui d'une toute jeune fille. J'étais impressionnée par le nombre de bâtiments, avec le sentiment d'être entrée dans une ville dans la ville. Je mis un long moment avant de trouver le bâtiment dans lequel je devais me rendre. Plus j'avais plus je me sentais petite et vulnérable. Je regardais, ébahie, tous les jeunes gens qui m'entouraient placés devant ou après moi dans des queues interminables, ils semblaient tous savoir où ils devaient se rendre et comment s'y rendre. J'étais admirative devant leur calme et leur tranquillité. Je fis la queue à deux reprises pour accéder au bureau où je devais remettre le dossier que je tenais bien serré contre moi. A la première tentative, je n'avais pas pu aller jusqu'au bout. Je suis allée vers une machine à café située dans un hall immense, je me suis assise sur des marches. Je suis restée là, presque une heure durant, ne pensant à rien, m'imprégnant seulement de cette ambiance alentour ; c'était comme une sorte de ruche. Ca bougeait de partout. Je me sentais tellement décalée, pas à ma place, trop petite ou trop grande, trop vieille. J'avais le sentiment que chacun savait ce qu'il avait à faire, sauf moi. En y repensant, je crois que les émotions qui m'envahissaient à cet instant étaient proches de celles d'une petite fille en classe de maternelle, dont la maman vient de partir, la laissant dans le hall de l'école et que la maîtresse n'est pas encore venue chercher. Je me souviens m'être répété « je suis à l'université » à plusieurs reprises, « à l'univers-cité », à la « cité de l'univers ». Je crois qu'un univers s'ouvrait à moi, dans lequel je ne m'étais jamais autorisée à entrer.

En étant ici, dans cette cité de l'univers, je prenais la mesure de mon futur statut d'étudiante. Effectuer ce parcours, entre le bâtiment C pour l'inscription pédagogique, pour repartir au bâtiment L déposer une attestation, enfin passer par le bâtiment M pour la prise en charge de la formation continue et repasser par le bâtiment F pour passer à la caisse et repartir encore... Apprendre la patience, en m'appuyant sur la capacité de tous ces jeunes étudiants de ne pas obtenir tout, tout de suite, cette

capacité qu'ils semblaient avoir de supporter de refaire, reproduire, de revenir, de retenir leur colère, leur exaspération. Face aux secrétaires débordées, aux personnes censées nous accueillir, totalement noyées par les sollicitations, je me sentais complètement perdue. A plusieurs reprises, durant cette journée, car cette inscription a duré pratiquement toute la journée ; j'ai été tentée de renoncer, de rentrer chez moi et d'oublier la « cité de l'univers », oui, de définitivement l'oublier. J'avais le sentiment d'avoir perdu toutes mes facultés. Je pensais aux collègues de ma promotion à l'ETSUP qui s'étaient positionnés en refusant de s'inscrire et de ne pas passer le master. À cette époque, cela me renvoyait à l'aspect volontaire de cette démarche d'inscription ; quelque chose dans ce parcours venait s'inscrire en moi dans ma volonté de poursuivre mon chemin vers les études. Parvenue au bout de ma démarche, après l'obtention de ma carte d'étudiante, je me souviens être passée devant des emplois du temps affichés sur les murs, en réalisant que je n'avais pas à m'infliger une nouvelle épreuve. Je prenais conscience d'avoir déjà une classe, que je savais retrouver, en sachant quelles étaient les personnes qui la composaient : cette classe était à l'ETSUP. Ma rencontre avec l'université, en revanche, devait se faire par étapes. Je n'aurais certainement pas pu m'inscrire et commencer mes cours à l'université la même année, c'eût été un trop grand bouleversement pour moi. L'ETSUP m'a vraiment donné l'occasion d'intégrer l'université à mon rythme. Avec le recul, je comprends que je n'aurais pas pu partager ce temps de l'inscription avec d'autres collègues, ce ne pouvait être qu'une épreuve que j'avais à traverser seule. Il ne s'agissait pas simplement d'une démarche mais également d'un cheminement solitaire, une sorte d'initiation, qui fut comme une révélation sur ce qui m'avait conduite jusqu'à l'ETSUP puis à l'université. Enfant, j'avais toujours rêvé de devenir médecin et donc de m'engager dans de longues études universitaires. Il fallut plus de quarante ans avant d'oser m'introduire dans ce lieu : l'université,

convaincue que je n'y avais plus ma place, devenue travailleuse et non pas étudiante.

Conclusion

Je constate aujourd'hui que l'ETSUP m'a ouvert la voie vers une approche clinique pour penser ma pratique en ne transigeant jamais sur la question du sens. La formation que j'ai suivie s'est bâtie sur deux dimensions fondamentales en lien avec le travail social: la clinique et la pluridisciplinarité. Dans cette perspective, il est nécessaire de rappeler que l'ETSUP reste très fidèle aux aspirations des origines de la formation de superviseur issues des principes du *case-work*. Egalement désigné «service social des cas individuels », le *case-work* dota le service social, dès les années 30, d'un nouvel outil « élaboré à partir des sciences psychologiques et psychanalytiques. Le *case-work*, bien qu'il se soit heurté à de vives résistances, permet aux praticiens du social de se démarquer du médical en empruntant aux sciences humaines les fondements théoriques de leur action » (Blum, 2002). D'ailleurs, dans le dispositif élaboré pour cette formation, l'ETSUP intègre l'accompagnement individuel par le biais du contrôle, en accord avec les théories du *case-work* auxquelles l'école reste attachée.

Durant la formation proposée par l'université dans le parcours du master FIAP auquel l'ETSUP m'a invitée à m'inscrire, je me suis engagée dans une démarche de recherche qui vise à préciser les théories psychanalytiques éclairant nombre de pratiques éducatives. L'une des questions qui se pose à l'équipe de recherche Clinique du *rapport au savoir* du Centre de Recherche Éducation et Formation (CREF) porte sur les liens des concepts issus des théories psychanalytiques avec le champ de l'éducation et de la pédagogie, ceci dans la lignée des travaux initiés par Sigmund Freud et Sándor Ferenczi dès 1908⁹.

⁹ Claudine Blanchard-Laville, Philippe Chaussecourte, Françoise Hatchuel et Bernard Pechberty ont rédigé dans ce sens une note de synthèse dans la *Revue Française de Pédagogie* consacrée aux Recherches cliniques d'orientation

Les questionnements et les recherches que soutient cette équipe universitaire m'ont permis d'ouvrir des possibilités de réponses aux interrogations concernant notamment ma place dans l'accompagnement des professionnels du travail social et plus précisément sur le registre de l'analyse de leurs pratiques professionnelles. J'ai pu, ensuite, dans le cadre du master FIAP, continuer ma formation, autour de l'animation des groupes d'analyse des pratiques professionnelles. Ce n'est qu'après avoir effectué ce chemin dans son ensemble que je me suis sentie légitimée à accompagner des équipes dans ce travail d'analyse, parallèlement aux fonctions de directrice d'un foyer éducatif.

Au final, l'ensemble de mon parcours m'a amenée à mesurer l'importance qu'il y a à maintenir des espaces d'élaboration dans nos institutions de travail social. Ainsi, autant que je le peux, de ma place de directrice d'une institution socio-éducative, je contribue à la création d'espaces de pensée, pour permettre aux professionnels de maintenir une vigilance constante sur le sens de leur pratique. Je crois profondément à la nécessité pour les professionnels de se former régulièrement et je tente de soutenir cette position dans ma fonction de direction au quotidien.

Je voudrais maintenant conclure sur une note un peu plus personnelle. Il se trouve que je fus la seule étudiante de la promotion 2007 dans le parcours *Supervision, analyseur de pratiques professionnelles* à l'ETSUP, à avoir intégré le master FIAP proposé par l'université Paris X Nanterre. J'ai eu le sentiment, lorsque j'ai commencé la rédaction de ce témoignage, d'être porteuse d'un enjeu « familial » qui me dépassait—comme si par ce texte je me devais de faire le lien entre mes deux familles symboliques l'ETSUP et Nanterre—enjeu qui résonnait très fortement avec mon histoire personnelle. En effet, en naissant au Maghreb, je suis venue inscrire la réunion de deux familles, ma famille

psychanalytique dans le champ de l'éducation et de la formation, *Revue française de pédagogie*, n° 151, avril-mai-juin 2005, 111-162

paternelle et ma famille maternelle dont un de leurs ancêtres était commun et qu'on appelait le « doyen ». Mon arrière-grand-père paternel et mon arrière-arrière-grand-père maternel sont en réalité une seule et même personne¹⁰. Je me suis ainsi toujours sentie porteuse d'un enjeu entre ces deux familles, qui me dépassait mais dans lequel j'étais impliquée de fait. Aussi, je me suis interrogée sur l'existence d'un « doyen » qui pourrait rapprocher ainsi les deux familles institutionnelles (ETSUP - Nanterre) dont je me sentais issue comme étudiante. Après quelques recherches, j'ai constaté qu'il pourrait s'agir de Jacky Beillerot, même si je ne l'ai pas personnellement connu. Il intervenait comme enseignant vacataire dans la formation des superviseurs en travail social à l'ETSUP (1970), alors qu'il était jeune assistant au département des Sciences de l'Education de Nanterre. Il fut directeur du département Sciences de l'Education de l'université de Paris X Nanterre entre 1985 et 1988. Eliane Leplay (directrice de l'ETSUP entre 1976 et 1996) lui a rendu hommage en ces termes : « Notre collaboration n'a pas cessé depuis ; avec tous ses collègues de Paris X, il a permis que l'ETSUP construise une fructueuse collaboration permettant à de très nombreux étudiants de formation initiale et supérieure de préparer conjointement les diplômes professionnels de travail social et des licences et maîtrises en sciences de l'éducation ; de nombreux travailleurs sociaux ont ainsi pu accéder aux formations de troisième cycle et à la recherche »¹¹. C'est d'ailleurs autour de lui que Claudine Blanchard-Laville¹² et Nicole Mosconi¹³ sont venues constituer

¹⁰ Au Maghreb, les mariages entre cousins sont tout à fait tolérés, voire encouragés.

¹¹ Cet hommage fut publié dans le numéro 14 - septembre 2004 - de *Hisfora la lettre du GEHFA* (groupe d'étude histoire de la formation des adultes) dont Jacky Beillerot était alors président.

¹² Claudine Blanchard-Laville, professeur émérite en sciences de l'éducation à l'université Paris Ouest Nanterre La Défense. Elle était responsable du master option Formation à l'Intervention et à l'Analyse de Pratiques jusqu'en 2010. J'ai soutenu mon mémoire de master sous sa direction en 2009.

l'équipe de recherche *Savoirs et rapport au savoir*. C'est aussi à lui que nous devons l'initiative de la série de publications d'ouvrages collectifs, permettant une exploration de la diversité des analyses de pratiques professionnelles, dont il a confié la coordination à Claudine Blanchard-Laville et Dominique Fablet¹⁴. Nous pouvons prendre connaissance de cette histoire dans l'entretien de Jacky Beillerot qu'ils ont réalisé pour la revue *Recherche et Formation*.¹⁵

Références bibliographiques

- Anzieu D. (2005), *Le groupe et l'inconscient*, Dunod, p. 56
Blum F. (2002) « Regards sur les mutations du travail social au XX^{ème} siècle », *Le Mouvement Social* 2/2002 (n° 199), p. 83-94.
Blanchard-Laville C. et Fablet D. (2002), « entretien de Claudine Blanchard-Laville et de Dominique Fablet avec Jacky Beillerot », in *Recherche et Formation* n° 39- 2002, p. 103-106
Mosconi N. (2006), « L'enseignant chercheur à Nanterre Paris X », L'Harmattan, *Savoirs*, 2006/1 - n° 10 p. 31 à 36

¹³ Professeur émérite en Sciences de l'éducation à l'université Paris Ouest Nanterre La défense. Elle évoque Jacky Beillerot dans ces termes « Il rappelait sans cesse que l'éducation ne concernait pas seulement le système scolaire, mais bien d'autres champs encore, comme l'éducation familiale, le travail social ou encore l'éducation permanente. C'est de cet intérêt pour la formation d'adultes qu'est née la réflexion sur le rapport au savoir qu'il a développée à Nanterre » ; Nicole Mosconi, « L'enseignant chercheur à Nanterre Paris X », L'Harmattan, *Savoirs*, 2006/1 - n° 10 p. 31 à 36

¹⁴ Professeur des universités, Directeur du département des sciences de l'éducation de l'Université Paris Ouest Nanterre la Défense.

¹⁵ L'entretien de Jacky Beillerot avec Claudine Blanchard-Laville et Dominique Fablet a été publié dans la revue *Recherche et Formation* n° 39 – 2002, p. 103-106.